

# Conjurer la mort en donnant la vie

## Dans la foulée d'un drame, certains parents décident de donner la vie. Reste à l'enfant à trouver sa juste place. Pas toujours simple.

**P**our Anne-Marie et Luc, il y a la vie d'avant le 11 août 2008, et celle d'après. Cette nuit-là, Pénélope et Paloma ont trouvé la mort dans un incendie. Elles n'avaient pas 3 ans. « *Mon mari m'a dit "on arrête tout"*, se souvient Anne-Marie. *Et, dans son esprit, ça voulait dire "on rejoint les filles"*. » Très vite pourtant, une pulsion de vie a pris le dessus. Les mots manquent pour l'expliquer. « *Donner la vie était devenu une nécessité. Revivre pleinement passait par là, c'est tout.* »

Lancelot est né l'année suivante, suivi par Éloïse. Deux boules d'énergie, un « *immense bonheur* », et le drame en arrière-plan. « *C'est fou de se dire que nous ne connaîtrions pas nos deux derniers... si nous n'avions pas perdu nos aînées* », lâche Anne-Marie dans un sanglot retenu. Aujourd'hui, elle se dit « *profondément heureuse* », tout en reconnaissant qu'un détail – une comptine ou une robe lui évoquant ses aînées – peut la submerger d'émotion. Cette confusion des sentiments, elle a fini par faire avec. C'est plus dur pour Éloïse qui, lorsqu'elle voit sa mère passer du rire aux larmes, la presse de clarifier les choses : « *Mais là, tu pleures ou pas ?* »

Conjurer la mort en donnant la vie, c'est l'histoire d'Anne-Marie et de milliers d'autres parents. Certains ont enfanté après un deuil, d'autres après une longue maladie, d'autres encore après avoir frôlé la mort lors d'un accident, un attentat. « *Après de tels drames, certains ressentent le besoin viscéral, presque compulsif, de donner la vie*, analyse Nicole Prieur, philosophe et thérapeute familiale. *Face à l'irruption insensée de la mort, enfanter permet de redonner du sens.* »

Enfanter, c'est aussi redevenir acteur de sa vie. Se découvrir d'étonnantes capacités de résilience. Il y a de cela chez Emmanuelle. Ballottée « *de protocole en protocole* » pour venir à bout d'un cancer, la trentenaire a le sentiment d'avoir repris les rênes de son existence avec la naissance de Nina, il y a deux ans. « *J'ai le sentiment d'avoir lutté pour ma vie, puis d'avoir dû lutter pour être enceinte... Et elle est là, enfin. Que de combats !* », lance-t-elle. Le risque, car il existe, tient en un

mot : le déni. Croire qu'une grossesse peut guérir d'un trauma relève de l'illusion. « *Enfanter dans l'espoir de contourner un souffrance ou de court-circuiter un malheur, c'est se leurrer* », prévient le psychiatre Christophe Fauré. Pour lui, le désir d'enfant doit s'inscrire dans un projet de vie qui « *intègre le drame, sans le nier* ».

Marlène confirme. Il y a quatre ans, la quadra s'est vue mourir dans un accident de voiture. Dans l'attente interminable des secours, son impuissance vis-à-vis des blessés l'a durablement marquée. « *Très vite ensuite, j'ai voulu avoir un enfant. C'est devenu une obsession, une façon de ne pas m'effondrer.* » Sous antidépresseurs pendant dix-huit mois, la jeune femme a dû reporter son projet. « *Enfin, je dirais que ça a été ma grande chance : un bébé à l'époque, ça aurait juste été une fuite en avant* », dit-elle avec le recul.

**« C'est fou de se dire que nous ne connaîtrions pas nos deux derniers... si nous n'avions pas perdu nos aînées. »**

Autre contexte, autre écueil. Les parents endeuillés courent, eux, un autre risque : celui de croire que l'enfant à venir pourra « remplacer » le disparu. C'est, d'une part, illusoire. « *Mais, surtout, cela empêche l'enfant qui arrive de vivre pour lui-même : il fera tout pour satisfaire ses parents, pour les consoler... Or ce n'est pas son rôle*, explique Nicole Prieur. *Arrivé à l'âge adulte, il sera épuisé psychologiquement à force d'avoir été déposé de lui-même.* »

Comment l'éviter ? « *En évoquant la mémoire du défunt, en ne niant pas ce qu'il a été et en donnant, dans le même temps, toute sa place à celui qui arrive* », répond Christophe Fauré. Un conseil suivi à la lettre par Anne-Marie et son époux après la mort de leurs aînées. Lancelot et Éloïse parlent d'ailleurs très spontanément de leurs sœurs défuntées. De façon un peu déroutante parfois, comme lorsque Éloïse lance à son père : « *Tu m'aimeras toujours, même si je ne meurs pas ?* »



## Conjurer la mort en donnant la vie

## Les parents endeuillés courent un autre risque: celui de croire que l'enfant à venir pourra « remplacer » le disparu.

●●● Suite de la page 13.

Aux inquiétudes des petits répondent celles des adultes. Les parents donnant la vie après un drame ont tendance à surréagir pour un rien, à surprotéger leurs rejetons. Et pour cause, « ils ont une conscience aiguë du fait que tout peut s'arrêter d'un coup », selon Christophe Fauré. À force de vouloir « tout contrôler », certains finissent par « trop protéger ». Pas tous, cependant, comme en témoigne Océane. Endeuillée par la perte de sa fille (décédée en bas âge, alors qu'elle était chez sa nourrice), la jeune maman s'imaginait « être en permanence sur le dos » de sa seconde, née peu après le drame. « Or, Joséphine s'est révélée être un bébé plein de vie, ultratonique, hyper-gai... Je craignais de trop la couvrir et c'est finalement elle qui m'a aidée à me reconstruire, à reprendre confiance. »

« Tu m'aimeras toujours, même si je ne meurs pas ? »

Rien d'étonnant selon Nicole Prieur. À l'entendre, les enfants nés dans la foulée d'un drame se révèlent souvent « étonnamment vivants, vifs, solaires ». Un surcroît de vitalité qui viendrait contrebalancer le contexte – plutôt sombre – de leur conception. Qu'on souscrive ou non à cette thèse, « les parents doivent au maximum se laisser guider par ces bambins débordant de vie », martèle la thérapeute.

Emmanuelle, elle, se fait pleinement confiance en tant que mère. Et son cancer y est pour quelque chose. « J'aurais été une tout autre maman si j'avais eu Nina avant la maladie: j'aurais projeté beaucoup de choses sur elle, je lui aurais mis pas mal de pression sur les épaules aussi. » Le cancer l'a fait se « recentrer sur l'essentiel » et repenser son rôle d'éducatrice. « Aujourd'hui, je tiens avant tout à ce que Nina soit à l'écoute de ses envies, qu'elle sache résister aux conventions et faire fi de tout ce stress inutile... Moi, j'ai découvert tout ça très tard dans ma vie, avec la maladie. J'espère le lui transmettre bien avant. Et lui faire gagner du temps », confie celle pour qui, par le passé, chaque jour fut compté. **Marie Boëton**

## repères

## Des associations pour se faire aider

**Vivre comme avant. Soutien psychologique aux femmes atteintes de cancer du sein, par d'anciennes malades. L'épineuse question de la maternité y est abordée.**

Rens. 01.53.55.25.26  
ou [www.vivrecommeavant.fr](http://www.vivrecommeavant.fr)

**Jonathan pierres vivantes, parents endeuillés. Association nationale de parents bénévoles vivant un deuil. Écoute individuelle, groupe de parole, etc.**

Rens. 01.42.96.36.51  
ou [www.anjpv.asso.fr](http://www.anjpv.asso.fr)

**Agapa. Accompagnement après une épreuve liée à la grossesse. L'association propose aussi un soutien spirituel.**

Rens. 01.40.45.06.36  
ou [www.association-agapa.fr](http://www.association-agapa.fr)

## témoignages

## Un deuil qui hante les uns, pas les autres

« Le sentiment de ne pas être celle qu'on attendait »

**Béatrice, 54 ans**

« Mes parents ont perdu une petite fille, Aude, il y a cinquante-cinq ans. Elle avait tout juste 1 an. Ils n'ont jamais su ce qui l'avait emportée. Je sais simplement que, la trouvant encombrée au réveil, ils ont fait venir le médecin... qui n'a rien diagnostiqué. Il a quand même trouvé le moyen de se moquer de maman en disant: "La mère est plus malade que la fille!" Aude est décédée l'après-midi même dans les bras de ma grand-mère... Maman est sous anxiolytiques depuis.

Moi, je suis arrivée onze mois après. J'ai toujours su qu'une petite fille m'avait précédée. Mon père en parlait peu, mais ma mère compen-



Tilby Vattard/plainpicture

sait... Et puis nous allions tous les ans sur sa tombe. J'ai toujours eu le sentiment d'un manque, d'une absence. Enfant, je me suis très souvent demandé: "Que ferions-nous ensemble si elle était là?" Si je suis honnête, c'est une question qui me traverse encore.

À l'adolescence, c'est devenu très dur. Je ne me suis jamais sentie à ma place: j'avais le sentiment de ne pas correspondre à ce que mes parents auraient souhaité. De ne pas être celle qu'on attendait... La figure d'Aude me hantait plus ou moins consciemment. Je suis devenue de plus en plus rebelle.

Et puis, il y a eu des phrases terribles. À mon mariage, que ma mère désapprouvait, je l'entends encore me dire quelque chose du genre: "Comment tu peux me faire ça, à moi qui ai déjà perdu une fille?" Aujourd'hui, j'ai réussi à prendre un peu de distance, à remettre les choses en perspective grâce à la thérapie. Mais, encore récemment, mon oncle me mon-

trait de vieilles diapos sur lesquelles on ne savait pas identifier le bébé photographié, tant ma sœur et moi nous ressemblions. Et ça m'a à nouveau profondément remuée. »

« Ce drame, c'est celui de mes parents »

**Jean, 43 ans**

« Je suis né un an et demi après la mort de mon frère aîné. Il est décédé quelques jours après sa naissance d'une grave anomalie cardiaque. Je n'ai appris son existence que vers l'âge de 10 ans... en feuilletant par hasard le livret de famille. Si je suis honnête, ça ne m'a pas plus bouleversé que cela. C'est surtout le fait que mes parents aient pu me cacher quelque chose de pareil qui m'a interpellé. Et puis j'ai vite compris qu'ils avaient gardé le secret pour me protéger. Pour ne pas

me mêler à leur douleur. J'ai compris, par la suite, combien la perte de cet enfant avait pu être traumatisante. Je n'ai pas le sentiment que la mort de ce grand frère ait influencé ma vie. Je n'ai jamais senti le besoin de réussir pour deux ni d'exister pour deux. Ce drame, au fond, c'est plus celui de mes parents que le mien. Je n'ai pas le sentiment qu'il ait été constitutif de ma vie. Peut-être cela tient-il au fait que j'ai appris sur le tard l'existence de ce grand frère...

Je reconnais qu'il y a quelque chose d'interpellant, voire de bouleversant, à se dire que notre vie, au fond, tient à la mort d'un autre... Car c'est bien de cela dont il s'agit. Si mon frère n'était pas mort, je ne serais pas là. Certains en tirent peut-être une certaine culpabilité. Moi, non. Je suis de ceux qui croient que la vie relève de l'aléa, du hasard. Et que le seul devoir qui nous incombe est d'en savourer chaque instant. »

**Recueilli par Marie Boëton**